



HAL
open science

Mise en scène des jeux d'appropriation des espaces publics par une population d'origine algérienne

Noria Boukhobza

► **To cite this version:**

Noria Boukhobza. Mise en scène des jeux d'appropriation des espaces publics par une population d'origine algérienne. Actes du colloque international " Penser la ville – approches comparatives ", Oct 2008, Khenchela, Algérie. pp.307. halshs-00382705

HAL Id: halshs-00382705

<https://shs.hal.science/halshs-00382705>

Submitted on 11 May 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mise en scène des espaces privés et publics par une population d'origine maghrébine

Noria Boukhobza¹

Mon propos, s'il interroge la relation entre privé et public, se situe pourtant dans une perspective un peu décalée. Il s'agit ici de révéler au sein d'une population d'origine maghrébine implantée dans un quartier urbain les enjeux à l'œuvre s'agissant des modes d'appropriation – possibles ou non - des espaces publics et collectifs ; mais aussi leur réinterprétation, confrontée aux formes contemporaines sans cesse mouvantes de la vie collective. Qu'il s'agisse alors de grands ensembles toulousains où la population s'avère dense, ou du quartier des Prats à Aubière composé de vingt-quatre familles d'origine algérienne, ce qui demeure, c'est le maintien de relations codifiées et ritualisées.

La première phase de notre recherche s'attache à la mémoire d'un quartier, celui d'Aubière constitué par plusieurs familles de la même origine. La seconde phase par le biais des actions socioculturelles dans les quartiers urbains de Toulouse, consiste en entretiens auprès de femmes et d'hommes d'origine algérienne.

Une première série d'observations et d'entretiens à Aubière a permis de mettre en place à partir des discours très riches tenus par les occupants, une façon d'occuper les espaces collectifs qui si elle n'est plus possible aujourd'hui se présente comme une sorte de temps idéal du vécu communautaire. Il nous semble alors que la confrontation entre la mémoire et le vécu au présent, à la suite d'un certain nombre de transformations, peut aussi par comparaison éclairer ce qui se passe aujourd'hui dans les quartiers toulousains avec une population plus récente, permettre de préciser les enjeux, sans oublier que ces derniers quartiers offrent, dans les représentations collectives, l'image de quartiers "en difficulté" concentrant une population essentiellement d'origine étrangère.

Dès les débuts de mes recherches à Toulouse et Clermont-Ferrand, j'avais orienté mon questionnement sur les activités socioculturelles des filles dans les quartiers d'habitat social. Où sont-elles, que font-elles dans ces quartiers ? Quels espaces occupent-elles ? Quelle est leur place au sein de leur fratrie ? Ces questions restaient en suspens. Nous étions en 1987,

¹ Maître de conférence à IUFM de Toulouse, LISST-CAS

s'interroger sur les filles était, à l'époque, une aberration. Ces dernières, discrètes, ne posaient aucun problème ou étaient tenues pour ne poser aucun problème et se situaient donc hors du débat public. Peu d'écrits, peu de travaux d'ailleurs les concernaient. La délinquance alléguée et médiatisée des jeunes hommes dans les quartiers contribuait à les invisibiliser (Gaspard, 1996). Des expressions telles que les « jeunes des quartiers » ont longtemps fait irrémédiablement penser aux seuls garçons et, de surcroît, d'origine maghrébine. Les différentes interrogations centrées uniquement sur « les jeunes » issus de l'immigration ont montré, au fil des années, un visage coloré des quartiers, un visage « d'origine maghrébine » mais au masculin.

La recherche sociale a elle-même longtemps tenu dans l'invisibilité les filles dans les quartiers. De façon lapidaire, lorsqu'elles sont étudiées pour elles-mêmes, les filles sont présentées de deux manières antinomiques ou extrêmes : on les dépeint tantôt comme des femmes émancipées, vecteurs de changement social tantôt comme des femmes entièrement soumises à la domination masculine.

N'est-ce pas le fait de regarder « les quartiers » à travers la seule grille de lecture des politiques publiques qui fait courir le risque de reproduire des idées reçues ? Les représentations réductrices concernant les familles migrantes en sont un bon exemple. Ces représentations des acteurs sociaux ne traversent-elles pas, en effet, tous les espaces y compris celui de la recherche en sciences sociales ?

Les représentations actuelles tendent à faire émerger dans l'espace public des idées reçues laissant croire que les familles d'origine maghrébine seraient les mêmes sur tout le territoire national. Parce qu'elles sont situées ou considérées comme situées d'emblée dans un espace social donné et stigmatisé, celui « des quartiers dits sensibles », elles apparaissent immuables dans le temps, comme si elles n'étaient pas traversées par les différents changements qui s'opèrent dans toutes les familles en France : séparations, divorces, diminution du nombre d'enfant, familles monoparentales, accès des femmes au travail (Boukhobza, 2001). L'image d'une famille nombreuse constituée principalement d'un grand frère, d'une sœur aînée aidant la famille, d'un père absent, domine encore les recherches et les discours. Les recherches relatives aux enfants issus de l'immigration ont remodelé symboliquement les familles. En questionnant d'abord la place des frères et quelques années plus tard celle des sœurs, elles ont postulé que toutes les familles étaient composées de la même façon : les aînés sont uniquement des garçons, les sœurs sont toujours présentées comme des cadettes. Cette reconfiguration des familles permet d'opérer une hiérarchisation du masculin et du féminin, et d'introduire une dimension de rapport de force entre les aînés

masculins et les cadettes féminines. En désignant d'abord les frères, les sœurs sont ramenées, malgré elles, à un statut de mineures. Modéliser les familles issues de l'immigration, en mettant les filles au second plan, revenait à figer les fratries et surtout à ne pas s'interroger sur les relations, les tensions et les pacifications qui de fait s'opèrent en leur sein par le biais de négociations permanentes.

Cette configuration familiale est le fruit de plusieurs facteurs : les politiques publiques, les médias, certaines recherches en sciences humaines, les faits historiques (et leur représentation) hérités du colonialisme. Peut-on légitimement se demander, si la longue invisibilité des filles dans certains espaces sociaux n'est-elle pas en grande partie le résultat de l'invisibilité de leurs mères en tant que migrantes sur la scène sociale ? (Gaspard, 1996)

En reliant ces deux terrains et en prenant comme clé d'entrée les filles dans les quartiers qui font fonction de catalyseur des positions à la fois du groupe d'origine et du groupe d'accueil, nous observerons alors les espaces du côté de l'invisible. Notre angle de regard s'apparente aux ombres chinoises : en regardant du côté de l'ombre, c'est par transparence qu'apparaît le côté visible.

À Aubière : gagner du terrain

À son arrivée, en 1955, la population qui constituera plus tard le quartier d'Aubière avait été logée dans les cités de transits (cité des Landais). C'est seulement vers les années soixante-dix que toutes ces familles déménagèrent. Il y avait donc, en 1971, dans le quartier des Prats, vingt-deux familles d'origine algérienne ayant donné la vie à cent quatorze enfants, pour la plupart nés en France.

Pour cette population issue de la première génération, il était possible de se construire une mémoire, un visage du quartier et de faire en sorte que ce dernier devienne un village que l'on relie au village d'origine. Les voisins étaient des cousins, des membres de la famille.

L'ensemble du quartier se composait de trois immeubles à quatre niveaux, les H1, H2, H3, le dernier regroupait les familles peu nombreuses, tandis que dans les deux autres blocs habitaient les familles de plus de six enfants. Aucun espace à l'extérieur n'avait été pensé pour l'ensemble des enfants. Pourtant les mères algériennes au fil des années avaient plus d'enfants que celles des autres groupes ce qui entraîna très vite un déséquilibre.

Ce quartier était fermé en haut par un « grand mur noir », les immeubles du haut étaient occupés par les Espagnoles et les Français tandis que pour le bas une clôture le séparait des H.L.M. habités par les Portugais.

Quand la population se retrouvait dans l'espace de son quartier chacun restait à sa place. Cependant, chaque élément séparateur que nous avons observé, comme le grillage, le mur, avait une fonction différenciée selon les activités des uns et des autres et bien sûr en fonction des âges et des sexes, et faisait l'objet d'une extension et d'un détournement de sa fonction au profit d'usages domestiques ou ludiques.

Les espaces verts voisins en revanche furent annexés avec conflits. Malgré les plaintes répétées du gardien de la résidence, les jeunes ont continué à s'appropriier ces espaces verts parfois à leurs risques et périls. Pourtant dans les années 70, pour palier ce manque d'espace, il fut mis à la disposition de la population, une salle au rez-de-chaussée du bâtiment H2. Cette salle a fait l'objet de plusieurs types d'occupations qui tour à tour en ont modifié le visage. Tout d'abord, elle a été utilisée par les mères de famille qui sous l'impulsion d'une assistante sociale y apprenaient à coudre et à tricoter. Ensuite, elle a servi au gardien, nommé par l'OPAC qui habitait dans le quartier, d'atelier de bricolage. Cela a duré un an. Puis le groupe a fait pression et a souhaité récupérer cet espace. Dans les années 75, il y a eu un projet initié par l'amicale des Algériens pour y donner des cours d'arabe aux enfants. Cette salle recevait donc chaque samedi après-midi la présence d'une bonne trentaine d'enfants. En même temps, les familles à tour de rôle s'approprièrent ce lieu pour réaliser un rite, celui du « sadaka » inscrit dans les cinq piliers de l'islam. Il consiste en une aumône, ici il s'agissait d'un repas. Les cours d'arabe ont été annulés quelques années plus tard, et déplacés sur un autre site car la salle était trop petite.

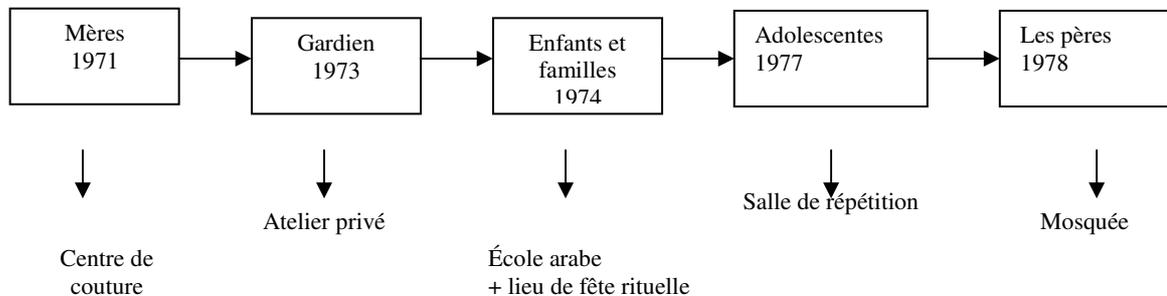
Un groupe de filles alors âgées de treize à quatorze ans a émis le souhait de monter une chorégraphie de danse contemporaine. Elles ont ainsi occupé cette salle pendant quelques mois. Pour les garçons du même âge, le lieu de rencontre était plutôt « la salle à vélo » du H3, peu éclairée, lieu d'initiation, à la première cigarette, au premier joint.

Puis dans les années 80, cette salle a été le lieu de rencontre des pères. Dès lors et du fait que ce lieu devint un lieu de prière, il n'était plus possible de le partager avec d'autres. Les jeunes devaient se tenir à bonne distance pour permettre aux pères de se retrouver dans la sérénité, même si tous n'y venaient pas parce qu'en désaccord avec cette mise en place d'une mosquée dans le quartier. L'installation de cette mosquée a donné une autre figure au quartier. Par exemple, les conflits « privés » des couples se résolvaient dans cette salle-là en public sous l'autorité du groupe et en présence d'un imam. Les hommes ont alors assis leur pouvoir en renouant avec une pratique coutumière.

Seuls désormais les adultes occupaient ce lieu sacralisé par leurs nombreuses prières. Le dehors n'est pas comme au pays, un espace masculin mais un espace de mixité possible. Les

lieux de sociabilité permettant aux pères et aux fils de se retrouver sont inexistantes. Ce manque d'espace de rencontre conduit la plupart du temps les garçons à stationner dans la rue ou à rester auprès des filles et de la mère dans l'espace de la maison.

Schéma de l'occupation de la salle



Le fait qu'un espace « public » soit octroyé à la collectivité dans son ensemble, et qu'elle en fasse un usage domestique rend cet espace privé. La manière dont les différents groupes occupent un espace « extérieur » change l'identité du lieu qui peut successivement passer de public à privé. La manière dont les sujets se comportent en accédant à un espace « extérieur » associé à une activité spécifique change la perception que l'on a de leur identité.

Finalement, ce quartier initialement constitué d'une population d'origine algérienne a d'abord pris le visage d'une grande famille avec ses avantages et ses inconvénients. Vingt-cinq ans plus tard, l'arrivée d'une nouvelle population, la construction d'autres immeubles a remodelé le visage du quartier, les femmes n'y sont plus visibles ; âgées, elles ne peuvent plus monter la côte et restent donc cantonnées « chez elles » le plus souvent.

On notera qu'il existe donc une répartition sexuée des lieux du quartier : « pères et fils » s'approprient les espaces collectifs comme la cage à vélos ou la salle de prières alors que « mères et filles » occupent les espaces privés. On constate des usages séparés des espaces collectifs et publics, ce qui entraîne des comportements d'évitements vis-à-vis de ceux qui n'appartiennent pas au même groupe.

Au Mirail : occuper le terrain

Qu'en est-il des grands ensembles urbains où des populations de toutes origines se côtoient. Les relations de voisinage se maintiennent-elles dans ce contexte particulier ? Dans les quartiers du Mirail à Toulouse où les immeubles constituent des barres de 12 étages, c'est peut-être sur les différentes structures situées aux bas des immeubles que se jouent les relations entre masculin et féminin. Les structures sportives, les différentes associations, les dispositifs à l'oeuvre, espaces publics et collectifs révèlent alors des stratégies « de mise en

visibilité et d'invisibilité » d'une frange de la population. On peut faire l'hypothèse que c'est au cœur du quartier sur un axe horizontal que se situent désormais les enjeux d'appropriation.

Au Mirail, une équipe de basket féminin, constituée à 95 % de filles d'origine maghrébine, m'a offert pendant trois ans un espace d'observation dans un terrain extérieur, dans le quartier « traditionnellement » contrôlé par les hommes.

L'entraînement se déroule le mercredi soir et les matchs le dimanche après-midi. L'équipe est constituée de quinze filles âgées de dix-huit à trente ans. La plupart d'entre elles vivent chez leurs parents. L'observation suivie de cette équipe m'a permis d'appréhender les relations existant entre les différents groupes féminins en présence ; c'est-à-dire "les vierges", "les vieilles filles" et "les mères".²

Au premier plan, les "mères" des filles âgées de 23, 24 ans, mariées selon la coutume, avec un homme de la même origine, jouent au sein de cette équipe de basket le rôle "de gardiennes des traditions" en revendiquant haut et fort leur statut car elles amènent sur les lieux même de leur pratique sportive, leurs enfants tout petits. Par là elles font passer au second plan, en ce lieu, la présence de leurs consœurs, célibataires, obligées à plus de discrétion car sous leur regard.

Ces dernières qui, à plus de vingt-cinq ans ne sont toujours pas mariées, sont reléguées malgré elles dans le clan des "bâyras" (vieille fille vierge) ou "des intégrées". Enfin les plus jeunes, de par leur statut « de jeune fille », sont sous le regard du groupe d'origine.

Pour participer à l'entraînement du soir, les "vierges" entament un véritable "parcours du combattant" afin d'obtenir l'autorisation de sortir "la nuit" en dépit de leur "jeune âge" ; d'autant que destinées à se marier rapidement, elles voient leurs sorties comptabilisées. Pourtant, à la fin de chaque match, ce sont ces mêmes "vierges" qui animent le trajet du retour. Elles sont bruyantes, tapent sur les parois du camion pour imiter les rythmes musicaux des danses et des chants spécifiques aux cérémonies nuptiales ; certaines poussent des youyous et d'autres vont jusqu'à entonner des chansons de mariage interdites car peu respectables. Ainsi, elles vivent chaque dimanche entre elles "un mariage" un peu sauvage de l'extérieur. Ce moment-là n'est-il pas leur revanche ?

Par là, comme leurs mères qui ne se retrouvent en groupe que durant les fêtes, elles partagent un moment de sociabilité conforme à ceux que les femmes vivent dans la cité au moment des mariages, mais quelque peu décalé pour ne pas dire « déplacé ».

² Voir l'article. *Mémoires de filles, Histoires de quartiers*. Boukhobza N. In "Femmes en migrations ; Aperçus de recherche" *Cahiers Études Féministes*, Paris 7, 2000, CEDREF. N° 8/9 : pp. 243-257.

La constitution de cette équipe féminine de basket dans le cadre d'une action socio-éducative est pourtant perçue comme le signe d'une intégration de cette frange de la population dans un quartier sensible. Mais ici, ce n'est pas tant le sport en lui-même qui compte pour celles qui s'y livrent que la possibilité de se retrouver « dehors » avec des filles de la même origine et de s'approprier un espace dans le quartier à travers une pratique sportive. Pourtant, la salle de sport est un espace fermé, s'apparentant à un espace privé et qui invite à repenser la dialectique de l'ouvert et du fermé, du dedans et du dehors. La pratique de cette activité révèle peut-être la face cachée et la complexité de l'assimilation des valeurs d'origine dans un contexte de double appartenance culturelle.

Cette microsociété constituée par l'équipe de basket montre l'existence d'un ensemble de fonctions définies et hiérarchisées, dévolues à trois groupes distincts. Les "vieilles", les "mères", les "vierges", entre lesquels il existe donc un clivage. La perpétuation des traditions selon les "règles" permettant aux "mères" d'affermir leur autorité sur les autres femmes. En même temps, cette activité sportive a tout de même permis à l'ensemble de l'équipe d'être responsable, mais à quel prix ?

L'équipe rencontrait quelques problèmes avec l'entraîneur d'origine sénégalaise. Ce dernier qui ne prenait pas sa tâche aux sérieux, oubliait les jours de match ou bien encore il ne connaissait pas les communes où se déroulait la rencontre. Face à son manque d'organisation et à la répétition de matchs déclarés forfait, les filles qui devenaient de plus en plus autonomes (étant pour la plupart majeures et détentrices d'un permis de conduire), ont souhaité alors prendre en charge toute la gestion des sorties pour les matchs : c'est-à-dire les transports, les paiements des arbitres et les temps de convivialité. Pour cela, elles ont convoqué une réunion pour faire connaître leur projet. Comme il s'agissait d'une action socio-éducative, le responsable de l'association a d'abord été surpris de cette démarche et n'a pas souhaité dans un premier temps répondre à leur demande.

Il a donc proposé « un autre cadre », imposé un autre entraîneur d'origine maghrébine et exigé une présence assidue aux entraînements, deux fois par semaine. Ce changement entraînera la dissolution de l'équipe. Par ailleurs, en proposant aux filles de se débrouiller pour leurs déplacements, alors qu'éloignées de la salle du Mirail, elles ne pouvaient plus avoir l'autorisation de se déplacer la nuit, il a accéléré la dissolution de l'équipe.

Une autre raison moins visible, qui a justifié son arrêt a résidé dans le transfert des financements vers l'équipe de jeunes garçons qui avait souhaité s'entraîner. La constitution de cette nouvelle équipe et son lancement avait permis à l'équipe éducative de faire venir une équipe phare de Toulouse, le TOAC, avec publicité à l'appui. Ces mêmes garçons ont pu

bénéficiaire de voyages aux Etats-Unis, puis à Barcelone. C'était avec le financement prévu pour les filles que les garçons ont commencé à effectuer ces déplacements. Le glissement des financements puis de l'action qui s'est opérée la même année où les filles réclamaient leur autonomie a eu pour conséquence l'arrêt final de l'équipe féminine.

On peut estimer que deux raisons peuvent expliquer le transfert financier d'une équipe adulte féminine sur un groupe d'adolescents masculins : on pouvait supposer que celui-ci avait besoin d'un plus grand nombre d'actions, étant plus « actif » dans la cité, mais aussi que cela favorisait une meilleure visibilité en matière de « politique de la ville ».

Les sorties à l'extérieur par leur côté joyeux s'apparentaient à des cortèges de mariages. Dans l'espace clos du véhicule qui les transportait et les protégeait, les filles pouvaient se livrer à quelques débordements. Mais il faut souligner une autre réalité liée à la représentation négative de l'équipe du Mirail. Lorsqu'un match faisait se rencontrer des personnes venant du Mirail et une équipe d'une commune semi-rurale, les supporters de cette commune fermaient leurs voitures à clé ostensiblement, de peur d'être volés. Sur le terrain, des propos injurieux et racistes fusaient en direction des filles. Pendant les matchs de retour, l'équipe adverse laissait les voitures à deux stations de métro, craignant d'être agressée par l'ensemble de la population. Cette stigmatisation en dehors même de l'espace de leur habitation était difficile à supporter pour les jeunes filles. Cette crainte n'a pas favorisé les échanges avec les autres équipes. Certaines attitudes racistes se cristallisaient autour de ces représentations concernant le quartier du Mirail et en marquaient aussi les frontières.

Contrairement à ce que l'on peut supposer, les garçons n'ont pas bénéficié de cette image négative. Grands, malgré leur jeune âge (15 ans), « blacks », pour la plupart d'entre eux, il était plus facile de les rendre visibles : d'une part, ils représentaient l'avenir du basket toulousain, d'autre part, ils s'inscrivaient dans la représentation liée au basket américain avec « les blacks américains ». Se dégageait alors une image plutôt positive et une identification possible tandis que l'on pouvait, côté féminin, faire un bilan plutôt négatif pour ne pas dire celui d'un échec.

« Des jeunes filles visibles par la parole »

Ce constat invite à s'interroger sur la possibilité pour les filles de prendre une place dans le quartier, dans la ville, en dehors d'une pratique sportive où malgré elles, elles reproduisaient des façons de faire apprises dans l'espace privé. Que se passe-t-il lorsqu'elles deviennent actrices dans ces quartiers ?

Une action intitulée “Mémoire de filles, Histoires de quartier” a finalement vu le jour à la demande d’un groupe de jeunes filles issues d’un quartier d’habitat social ayant envie d’un lieu pour parler, se rencontrer, discuter sans être regardées, ni jugées. Elles ne voulaient pas aller à la MJC, qui participait des endroits “ occupés ” par les garçons, ni dans les associations pour les femmes, espace des mères où elles ne peuvent pas se sentir à l’aise.

Le « groupe de jeunes filles », se réunit d’abord dans un appartement, au cœur du quartier, ce qui permettait d’un côté pour les familles d’être rassurées et d’un autre d’être à l’abri du regard. Les thèmes sont proposés ou sollicités par les filles elles-mêmes parce qu’ils les touchent de près. Chacune avait une histoire qui transpirait, que l’on sentait sans en connaître tous les tenants et les aboutissants. Dans ce groupe, on ne parlait pas de l’histoire de chacune, mais plutôt de l’histoire du quartier.

Au fil du temps, à la demande des filles, les réunions se sont déplacées de l’appartement central à la périphérie du quartier, un endroit neutre, sans passé, où les filles se sentaient plus en confiance car plus « en retrait » par rapport à leurs lieux de résidence. Ce lieu d’échange s’est peu à peu écarté du quartier pour progressivement rejoindre le centre ville. Il faut noter que c’est aussi dans ce déplacement d’un espace à l’autre que le groupe s’est construit une identité à part entière. Au centre ville, les réunions s’effectuaient dans les cafés et parfois dans un local associatif féministe. Au niveau national c’est dans le cadre de la participation à plusieurs festivals. Cet éloignement progressif d’avec le quartier, cet élargissement a pris forme autour d’un projet, il s’agissait pour elles de découvrir d’autres horizons et surtout de « sortir » un jour de la ville même. Dès le départ, un objectif motivant, à long terme est posé : “ On ira au festival du cinéma de Créteil ”. Cette action clé a nécessité toute une préparation.

Jeunes filles à la recherche d’un nouveau territoire

« Pour financer le projet de séjour à Créteil en se conciliant les mères, les éducateurs avec le soutien des filles sollicitent ces dernières en leur demandant de préparer un repas en l’occurrence, un couscous. Par ailleurs, toujours dans une logique de mise en visibilité maximale, ces mêmes travailleurs imposent aux filles de nombreuses réunions préparatoires très contraignantes. En fait, un peu comme pour un mariage, tout s’organise selon une dynamique qui s’intensifie, la tension montant dans les derniers moments. Les mères et les filles ont finalement tout pris en charge. Elles préparent la cuisine du couscous à la façon traditionnelle des fêtes collectives, sous la direction d’une hadja. Lors du débat qui s’improvise après le repas, la maturité dont les filles font preuve dans leurs interventions permet déjà de mesurer l’apport des trois années de réflexion conduites en amont. Cette

réalisation est aussi l'occasion pour les mères de prendre part au projet de leurs filles, de mettre leur savoir-faire coutumier à leur service. Elles sortent pour cela du quartier puisque le repas se déroule dans une salle à l'extérieur. Ce repas est un succès : il accueille près de 80 participants. »³

Par la suite, Les filles seront choquées par l'image que la presse a donnée de cet évènement⁴. Elles sont dites "jeunes filles en fleur", "filles à marier" et la journaliste semble s'être laissée surtout charmer par un imaginaire orientaliste folklorisant. La photographie montrant le groupe en train de préparer la cuisine est même sous-titré : "*Le couscous sans cannelle, c'est comme une jeune fille arabe sans maman*". Prenant brutalement conscience qu'il faut être capable d'argumenter pour contrer les représentations sociales et les stéréotypes qui circulent, le problème de l'assignation à un quartier transpire alors dans les débats. Elles sont repérées comme venant de ce quartier "difficile" : d'abord à l'école, dans les demandes pour un petit boulot estival, puis dans la recherche d'un emploi. Dans les questions qu'on leur pose, les attentes implicites formulées à leur égard, il apparaît que les filles endossent toujours l'histoire de la cité pourtant une histoire qu'elles ne construisent pas.

Cette action interroge certains présupposés et certaines contraintes des politiques publiques de la ville. Elles sont territorialisées et financent des opérations en attendant un certain "retour sur investissement". Elles exigent donc des objectifs mesurables, des échéances claires, des résultats quantifiables. Il faut noter que l'exigence de préparation des projets et de la participation financière apparaît surtout dans les actions concernant les filles. La politique de la ville vise à résoudre les problèmes les plus visibles dans les quartiers, on livre donc aux garçons des activités prêtes à consommer, sans attendre d'eux préparation, ni réflexion particulière. Ce n'est pas le cas pour les filles. Comme elles ne posent pas problème, les actions qui leur sont destinées semblent être un luxe devant être justifié et plus ou moins autofinancé. D'autre part, la prise de distance par rapport au quartier, qui est apparue nécessaire au sein du groupe, passe pour une distanciation voire pour une rupture. Il semble que si les filles sortent du quartier, elles ne relèvent plus des dispositifs mis en place « pour le quartier ».

³ BOUKHOBZA, N. 2005. *Jeux et enjeux d'appropriation des espaces collectifs par une population d'origine maghrébine* ; Ethnologie Cahier de la France. N°21. Société des voisins ; Vivre en habitat collectif. SD. A. Morel et B. Haumont. pp. 303-317.

⁴ *Cuisine des mères, mémoire des filles à marier*, La Dépêche, 8 mars 1997.

Au-delà même de cette action, nous avons remarqué qu'il est opportun d'interroger la manière dont les travailleurs sociaux se déplacent dans le quartier. Pour les éducateurs de rue, essentiellement des hommes, ils circulent, stationnent, discutent avec les jeunes garçons au gré des rencontres avec ces derniers, dans le quartier. L'espace du quartier est dès lors associé à un espace masculin, que les jeunes filles plus particulièrement d'origine maghrébine évitent afin de se préserver du "qu'en-dira-t-on". Ces dernières deviennent alors des « circulantes » dans leur quartier.

Les mères d'origine maghrébine, quant à elles, s'approprient des espaces collectifs bien institutionnalisés, soit pour des activités culturelles, soit pour des rites comme le mariage, la fête de la circoncision. C'est alors entre femmes que se définissent les réseaux de rencontre qui constituent des îlots féminins. Circulant d'un espace privé à un autre, la salle des fêtes ou la salle de couture, ces espaces collectifs deviennent alors une extension de leur espace privé et invite donc à repenser la dialectique privé-public.

Où se trouve alors la place des pères dans cette configuration ? Certains pères fréquentent la mosquée, d'autres sortent du quartier, peu de lieux existent pour eux. N'ayant pas de lieu de rencontre, ils préfèrent rejoindre « leurs collègues » dans les cafés du centre-ville afin d'éviter, comme leurs filles, le regard d'autrui et se protéger ainsi du qu'en-dira-t-on.

Les quartiers d'habitat social de Toulouse se découpent alors en fonction des circulations des uns et des autres et paradoxalement ce sont les actions mises en œuvre dans ces quartiers pour en désenclaver les habitants qui créent une frontière invisible sur laquelle ils se heurtent lorsqu'ils tentent de dire et de raconter leur espace.

Si comme nous l'avons noté, l'appropriation des espaces collectifs par la classe d'âge des jeunes garçons, cautionnée par la politique de la ville, a pour conséquence l'évitement de ces mêmes espaces par le reste de la population ; en retour les garçons sur-visibles dans le quartier se fondent dans la ville, tandis que les filles quasi-invisibles dans le quartier se font remarquer ailleurs. L'espace du quartier, un espace du dehors où du dedans se découpe et se définit selon les positions de chacun. L'espace collectif du quartier devient un lieu central où les garçons recréent un espace privé en investissant tous les espaces extérieurs. Cette configuration obéit à une logique dont il conviendra de dégager les articulations et les enjeux symboliques.

Dans ce cas de figure, on assiste bien à une transposition des espaces. L'espace du quartier devient alors l'espace du dedans, l'espace privé des hommes. L'espace du dehors défini par l'intégration dans le travail, la continuité des études, devient le lieu où les filles

peuvent prendre place. La question qui se pose est celle de savoir si les hommes, à travers ce « glissement d'espace », ne reproduisent pas les fonctionnements qui s'opèrent de manière plus discrète dans leur espace privé. En quelque sorte un « nouveau » système traditionnel se met en place.

Pour conclure, nous avons montré sur notre premier terrain à Aubière que l'appropriation des espaces s'était réalisée progressivement en une sorte de « grignotage par les enfants ». De même les loisirs ont été créés par ces derniers, sans l'intervention d'acteurs sociaux. Aucune activité culturelle n'a été impulsée de l'extérieur ce qui a permis aux filles et aux garçons de se retrouver ensemble jusqu'à l'adolescence. Dans le quartier d'Aubière, « c'était comme une grande famille », le bas des immeubles rassemblait alors « les frères et sœurs de voisinage ».

Dans le grand Mirail, sur notre second terrain, nous avons montré qu'il était difficile pour des filles de maintenir une activité sportive au cœur du quartier. Tout d'abord toute activité au sein des grands ensembles s'inscrit de fait dans le cadre de la politique de la ville ; ce qui entraîne l'intervention d'acteurs sociaux. Ce glissement de positionnement entre filles et garçons, surtout lorsque les premières deviennent actrices dans l'espace public, permet une meilleure visibilité de ces dernières à l'extérieur du quartier (une meilleure réussite scolaire, une insertion professionnelle et une prise de parole dans l'espace public). Cette vision favorable va par conséquent avoir des effets négatifs sur les relations filles et garçons dans l'espace du quartier. Des conflits vont naître aussi dans l'espace familial entre frères et sœurs.

Sur le terrain d'Aubière, c'est au sens spatial du terme que nous avons vu comment s'opère cette appropriation. Tandis que sur les terrains toulousains, il s'agissait surtout d'une appropriation identitaire, intellectuelle.

Le premier terrain se singularise par sa « mémoire d'un lieu » qui se transmet même en dehors du lieu. Il y a une mémoire d'un groupe qui passe de lieu en lieu, cité des transits, HLM du Bas, HLM du haut, etc. Tandis que pour le second terrain à Toulouse, il y a une mémoire du groupe fondée sur un passé identitaire. On a construit une mémoire collective autour de l'identité, on se reconnaît à travers des pratiques sociales et culturelles. Une question reste et qui justifie notre intérêt : où sont les lieux de rencontre des pères et des mères, des filles et des garçons ?

Quand il y a des manifestations culturelles en relation avec le pays d'origine et lorsqu'elles se situent à l'extérieur du quartier, les familles se déplacent au complet, le temps de fêter l'événement ou d'assister à un spectacle identitaire collectif. C'est au sein d'un

ensemble et d'une conscience identitaire plus large – faire partie de « la population algérienne » tout en étant sur un sol français – que le là-bas de l'imaginaire et l'ici de la réalité se recouvrent le temps d'un spectacle, peut-être par la magie même du spectacle. Les familles se redessinent en prenant place dans l'enceinte de la scène selon un partage générationnel certes mais qui fait place à la mixité. Ainsi recomposées les familles invisibles en tant que telles dans l'intimité du quartier se donnent à voir comme telles dans un ailleurs public.

Bibliographie

BOUKHOBZA, Noria. 2002. *Les femmes dans l'ombre du Jour, Histoire d'une famille algérienne entre l'Algérie et La France*. L'Hydre Éditions, Cahors.

BOUKHOBZA, N. 2005. *Jeux et enjeux d'appropriation des espaces collectifs par une population d'origine maghrébine* ; Ethnologie Cahier de la France. N°21. Société des voisins ; Vivre en habitat collectif. SD. A. Morel et B. Haumont. pp. 303-317.

BOUKHOBZA, N. 2005. *Les filles naissent après les garçons : représentations sociales des populations d'origine maghrébine en France* ; Revue Européenne des Migrations Internationales. Volume 21. N°1. pp. 227-243

COLLIN, Françoise, *Du privé et du public*, in Les cahiers du GRIF, N°33.

GASPARD Françoise, KHOSROKHAVAR Farhad. 1995. La problématique de l'exclusion. De la relation des garçons et des filles de culture musulmane dans les quartiers défavorisés. In “Revue française des Affaires sociales”. pp. 3-26.

LEPOUTRE, David. *Cœur de banlieue ; Codes, rites et langages*. Paris, Editions Odile Jacob. 1997. Novembre 2001